



PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO

CONDOR DISTRIBUTION
PRÉSENTE

MARCELO
SUBIOTTO

LEONARDO
SBARAGLIA

EL PROFESOR

UN FILM DE
MARIA ALCHE ET BENJAMIN NAISHTAT

LE 03 JUILLET AU CINÉMA





PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE
PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO

CONDOR DISTRIBUTION
PRÉSENTE

MARCELO SUBIOTTO LEONARDO SBARAGLIA

EL PROFESOR

UN FILM DE
MARIA ALCHE ET BENJAMIN NAISHTAT

Professeur terne et introverti, Marcelo enseigne depuis des années la philosophie à l'Université de Buenos Aires. Un jour, se présente enfin l'occasion de briller : suite au décès de son mentor, il est pressenti pour reprendre sa chaire. Mais voilà que débarque d'Europe un autre candidat, séduisant et charismatique, bien décidé à lui-aussi briguer le poste.

COMÉDIE / ARGENTINE / 1H50

LE 03 JUILLET AU CINÉMA

DISTRIBUTION

CONDOR DISTRIBUTION
61, rue de l'Arcade
75008 Paris
marketing@condor-films.fr
www.condor-films.fr

RELATIONS PRESSE

RENDEZ-VOUS
Viviana Andriani
viviana@rv-press.com
Aurélie Dard
aurelie@rv-press.com



ENTRETIEN AVEC MARIA ALCHÉ ET BENJAMIN NAISHTAT



Comment l'idée de EL PROFESOR [PUAN en version originale] est-elle née ?

Tout d'abord, Puan est le nom de la rue où se trouve la Faculté de Philosophie et de Littérature de Buenos Aires, et c'est comme ça que tout le monde appelle l'université. Il n'y a ni familiarité, ni affection dans ce surnom. Mais Puan est bien plus qu'un lieu, ou qu'un bâtiment. C'est une foule d'étudiants de toutes générations et de tous milieux sociaux qui se pressent dans les couloirs. C'est aussi une armée de professeurs qui gagnent à peine leur vie et qui, pourtant, passent d'innombrables heures à parler de métaphysique. Le bâtiment est une ancienne manufacture de tabac, ce qui contribue à l'excentricité et à la dimension iconoclaste de Puan – à sa culture. Puan possède quelque chose d'unique qui la démarque des autres facultés de l'Université de Buenos Aires, l'une des plus importantes d'Amérique latine.

Pourquoi avez-vous voulu vous attacher au parcours du professeur Marcelo Pena (Marcelo Subiotto) à travers ce microcosme ?

Notre protagoniste, à bien des égards, est un antihéros. Un type étonnamment fragile et peu sûr de lui qui perd son mentor et devient, en quelque sorte, un orphelin dans le monde impitoyable de l'université. Dans le même temps, Marcelo ne se sent plus à sa place dans son couple. Et bien qu'il se sente perdu, il fait un choix, un choix vital : remettre profondément en question sa vie professionnelle et personnelle tout en s'interrogeant pour la première fois sur son statut d'intellectuel. À quelle tradition souhaite-t-il rester fidèle ? Les idées philosophiques européennes sont-elles celles qu'il est censé perpétuer et enseigner ? A-t-il la possibilité et la liberté de revenir aux idées et à la philosophie d'Amérique latine ? Dans quelle direction l'Argentine s'engage-t-elle et en quoi sa trajectoire a-t-elle un lien avec la décolonisation ? Ce qui nous intéressait, c'était le défi de plonger un personnage

excentrique, et un rien maladroit – un personnage qui se sent mal à l'aise dans son environnement actuel – dans l'univers corseté de l'université et de la philosophie. On a le sentiment que cela donne au film un point de vue singulier.

Comment s'est passée l'écriture ?

Pendant le confinement de 2020 – cette période sidérante et inimaginable –, on s'est retrouvés à partager un petit appartement dans le quartier de San Telmo, à Buenos Aires. Comme tout le monde, on était déboussolés et on se posait beaucoup de questions sur l'avenir. On a décidé de transposer ce ressenti par écrit, à travers des idées et des émotions auxquelles on voulait revenir, mais qu'on n'avait jamais vraiment eu le temps d'explorer avant la pandémie. EL PROFESOR, qui décrit un petit microcosme obéissant à ses propres règles et à sa propre logique, nous a obligés à imaginer des dialogues et des personnages, et à adopter un certain humour sur le monde universitaire. On a commencé à échanger des scènes qu'on avait écrites, axées autour de la vie d'un couple interprété par Mara Bestelli et Marcelo Subiotto, deux acteurs qui ont contribué de manière décisive à concrétiser ce projet.

On a travaillé comme avec un cadavre exquis où chaque scène en déclenchait une autre. Très vite, on a achevé une première version qui, sincèrement, nous faisait rire et qui était également émouvante. On sentait, à travers ce travail à quatre mains, qu'on avait écrit un scénario qui nous tenait à cœur.

Pourquoi avez-vous choisi le genre de la comédie ?

On a le sentiment que l'humour n'est jamais plaqué dans EL PROFESOR, mais qu'il naît naturellement du contraste entre le milieu solennel et « sacré » de l'université et les aspects plus prosaïques du quotidien. On écrit et on tourne en cherchant à faire rire, mais on le fait sérieusement. On considère ce film comme une expérience cinématographique complexe et dynamique où



le spectateur participe à une forme d'humour à la Chaplin tout en se posant des questions sur l'identité, l'existence, l'avenir. Dans EL PROFESOR, les personnages affrontent une réalité incertaine où plus rien n'est comme avant. Marcelo doit se réinventer, renoncer à des convictions et des schémas de pensée obsolètes et, dans le même temps, revenir – culturellement – à une origine commune, à un point de départ. Au fond, ce qui persiste – et c'est une révélation pour le spectateur comme pour le protagoniste –, c'est l'importance de ce qui nous est transmis. Un patrimoine culturel et historique qui nous permet d'avoir un regard critique sur notre réalité.

Pourquoi était-il important, pour vous, de travailler avec Marcelo Subiotto ?

Outre sa longue filmographie, c'est un comédien très physique qui a beaucoup tourné de comédies burlesques. Il passe avec fluidité d'un registre comique à un registre plus dramatique. Dans le même temps, il est musicien et chanteur, ce qui était un élément important pour incarner le personnage. On savait qu'il s'entendait très bien avec Mara Bestelli car ils ont déjà tourné ensemble. C'était exaltant et émouvant pour nous de les voir camper ces personnages au moment des répétitions.

Quelle incidence les sujets abordés dans le film – et les différents contextes dans lesquels Marcelo enseigne – ont-ils sur le récit ?

Le film s'ouvre sur la mort d'un enseignant et mentor, suscitant ainsi une question qui persiste tout au long du film. Comment ces éléments intangibles – idées, réflexions, cours – subsistent-ils une fois que la personne n'est plus là ? Comment continuent-ils d'exister chez ceux qui restent ? Ces questions se manifestent de manières très différentes en fonction du contexte socioéconomique. Le film s'attache à un professeur qui travaille dans une université publique – un antihéros qui se voit obligé de divertir des femmes riches et d'enseigner dans des quartiers pauvres pour pouvoir s'en sortir. Ces contrastes soulèvent des questions sur l'identité du protagoniste et sa place dans le monde à présent qu'il n'a plus de mentor pour savoir quoi penser et comment réfléchir. Nous estimons que, tout comme



en physique, l'observation modifie la réalité observée. Dans EL PROFESOR, notre protagoniste, Marcelo, se remet en question à cet égard, en ce qui concerne ce qu'il enseigne aux autres et les « vérités » qu'il énonce.

Comment avez-vous choisi Leonardo Sbaraglia, véritable icône du cinéma argentin, qui interprète le rival de Marcelo ?

On avait vu CŒUR ERRANT de Leonardo Brzezicki où Sbaraglia livre une prestation magnifique et qui, au bout du compte, nous a poussés à lui proposer le rôle. La création du personnage a été organique car une tension naturelle se produit lorsque les deux acteurs sont en présence l'un de l'autre. On voulait que le professeur Rafael Sujarchuk, tout aurolé de son expérience en Europe, ne soit pas caricatural. Ces deux personnages ont, à égalité, des côtés à la fois pathétiques et admirables. Tout au long des répétitions et de nos conversations, Sbaraglia a mis au point son personnage, ce qui, du coup, nous a encouragés à donner beaucoup plus d'épaisseur et de complexité à la dernière étape de sa trajectoire. La notion d'engagement semble centrale : on sent qu'elle était cruciale pour le professeur Caselli, elle l'est aussi pour la femme de Marcelo, mais elle semble se déliter pour Marcelo lui-même. Et peu à peu les événements vont l'obliger à se positionner, à s'engager... Absolument. Le film s'attache à un personnage qui s'est senti pris au piège toute sa vie. Il est coincé. Cependant, la disparition de son mentor, le professeur Caselli, le fait basculer dans une sorte de brouillard et d'incertitude où il n'a d'autre choix que de revoir ses priorités. Quel est le but de sa carrière d'enseignant ? Est-il philosophe ou uniquement professeur de philosophie ? La philosophie a-t-elle une utilité ? Quel genre de père est-il ? C'est par l'engagement que toutes ses tensions vont trouver leur résolution – un engagement comme un fil invisible qui le précède et dont il comprend qu'il doit le suivre. Il prend conscience que l'enseignement ne se résume pas, loin s'en faut, à ce qui se déroule dans la salle de classe. La philosophie devient alors une question concrète, quotidienne, urgente.

Pourquoi avez-vous souhaité faire intervenir une femme professeure d'origine indienne ? Qu'est-ce que cela dit du milieu universitaire argentin ?

Le personnage d'Isabel Choquehuanca est bolivien et si elle se considère sans doute comme autochtone, cette question renferme le problème même qu'elle entend résoudre. Le monde universitaire argentin, et même au-delà, s'appuie sur un ensemble de textes et d'auteurs qui renvoient au passé de l'Europe continentale. La doxa selon laquelle les peuples d'Amérique latine peuvent s'emparer de leurs problèmes, mais ne doivent pas réfléchir, sous un angle philosophique, aux normes établies il y a plusieurs siècles en Europe est tenace – et la remettre en question est encore taboue. Dans le fascinant melting-pot que constitue la Cordillère des Andes, cependant, se nichent un ensemble d'outils métaphysiques dont la capacité à repenser le monde actuel est phénoménale. Les images de Huaman Poma, interprétées par Silvia Rivera Cusicanqui, ou les textes de José Carlos Mariátegui sont porteurs d'un feu incandescent qui pourrait nous permettre de bousculer l'image que nous avons de nous-mêmes. Et Marcelo s'apprête à le découvrir.

Sans le révéler, le choix que fait l'université montre, au fond, qu'elle est plus sensible au prestige, au glamour, à l'image qu'aux vraies vocations. Volonté de tacler le monde universitaire ?

On voulait clairement se moquer des petits malheurs et du manque de profondeur qu'on rencontre souvent dans le monde universitaire (mais aussi dans le milieu du cinéma et ailleurs), mais nous avons écrit le scénario avec un profond respect pour ce milieu et les enseignants. On peut critiquer un milieu sans appeler à sa destruction. Surtout à l'heure actuelle. Le monde universitaire dépeint dans le film doit impérativement attirer des étudiants, des followers et gagner en popularité. Et le personnage de Rafael Sujarchuk est parfaitement adapté aux tendances de ce qui ressemble presque à un marché des idées. Néanmoins, c'est aussi un grand professeur et intellectuel, tout comme le maladroit Marcelo, et ils ont la même passion, comme le spectateur le découvrira.





Quels étaient vos choix de mise en scène ? Pourquoi avez-vous utilisé les fermetures à l'iris ? Est-ce un hommage à Truffaut ?

On pourrait demander à Truffaut pourquoi il aimait tant les fermetures à l'iris et je pense que nous aurions la même réponse : dans les premiers temps du cinéma, au moment où le langage cinématographique en était à ses balbutiements, c'était une manière légère et modeste d'adresser un clin d'œil au spectateur à travers l'ocille de la caméra. Nous pensons à Chaplin ou à Buster Keaton. C'est notre humble hommage aux inventeurs du burlesque moderne, un genre né avec le cinéma. C'était tellement important à nos yeux qu'on a réalisé toutes nos fermetures à l'iris pendant le tournage en utilisant un outil spécialement conçu à cet effet. L'équipe de notre formidable directrice de la photo Hélène Louvart nous a beaucoup aidés en la matière.

La politique du président argentin est marquée par le populisme et menace à présent la culture, et singulièrement le cinéma. Le chaos que vous décrivez – les manifestations étudiantes d'inspiration marxiste, le non-paiement des salaires aux professeurs, le cours qui s'installe dans la rue – est-il emblématique de la situation actuelle du pays ?

Il s'agit avant tout d'un film et sa tonalité est joyeuse. On a écrit le scénario plus de trois ans avant la tournure des événements actuels. Et on n'a rien vu arriver. On se dit que notre film se termine sur une sorte de happy end. On ne peut évidemment pas savoir si la situation actuelle du pays, qui est très limite, va évoluer favorablement. Le fascisme est revenu au pouvoir en Argentine et ce n'est que le début. Ce qu'on peut dire, c'est que le film est devenu une forme d'outil de résistance : on l'a projeté dans de très nombreux contextes différents et il a réuni d'immenses foules de spectateurs dont on n'aurait jamais osé imaginer qu'elles seraient aussi nombreuses. L'explosion se déroulera peut-être dans la rue. Si c'est le cas, nous répondrons présents, aux côtés de nos spectateurs.



DERRIÈRE LA CAMERA

MARÍA ALCHE (Réalisatrice)

Scénariste, comédienne et réalisatrice argentine, María Alché a étudié le cinéma à l'ENERC où elle enseigne aujourd'hui la direction d'acteur. Elle étudie également la philosophie à l'Université de Buenos Aires.

Elle a réalisé les courts métrages NOELIA, GULLIVER, INVIERNO 3025 et QUIÉN SE METIÓ CON MAYRA ? présenté dans plusieurs festivals internationaux.

Elle a écrit et réalisé le long métrage FAMILIA SUMERGIDA avec Mercedes Morán qui a remporté le prix du meilleur film au festival de San Sebastian (catégorie Horizontes Latinos), le prix du meilleur premier film au festival de Gotteborg, le prix de la meilleure réalisatrice au Ficunam, le prix du meilleur scénario au festival de Lima. Le film a également été présenté aux festivals de Locarno, La Havane, du Lincoln Center de New York, de Jeonju et de la Viennale.

A l'heure actuelle, elle développe son nouveau projet en résidence d'artiste TE AMO Y HOY TODO ES HERMOSO, et elle écrit le documentaire CHOCOBAR de Lucrecia Martel.



BENJAMÍN NAISHTAT (Réalisateur)

Benjamín Naishtat a étudié le cinéma à la Universidad del Cine de Buenos Aires. Il a également participé au programme d'Art contemporain du Fresnoy, en France, et a obtenu une bourse Radcliffe/Film Studies Center de l'université de Harvard.

Il a écrit et réalisé ROJO (2018) qui a été sélectionné en compétition officielle au festival de San Sebastian. Le film a décroché la Concha d'argent de la meilleure réalisation, le prix de la meilleure photo et celui du meilleur acteur pour Dario Grandinetti.

Il a également écrit et réalisé EL MOVIMIENTO (2015) avec le soutien du festival de Jeonju. Le film a été sélectionné au festival de Locarno et obtenu le prix du meilleur film argentin au festival Mar del Plata et le prix du jury au festival de Valdivia.

Il a écrit et réalisé HISTORIA DEL MIEDO (2014), présenté à la Berlinale en compétition officielle.

Il travaille actuellement à l'adaptation de LOS SIETE LOCOS de Roberto Arit.

AD
DA
ÓN
CA

LA EDUCACIÓN
DEFIEN



SOCIÉTÉS DE PRODUCTION



PASTO

Installé à Buenos Aires, PASTO Société de production a été créé par Bárbara Francisco Mendivil en 2010. Pasto a produit EMPLOYÉ/PATRON de Manolo Nieto (Quinzaine des Cinéastes à Cannes), RUIDO de Natalia Beristáin (festival de San Sebastian), CHACO de Diego Mondaca (festival de Rotterdam), FAMILIA SUMERGIDA de María Alché (festival de Locarno), THE TENTH MAN de Daniel Burman (Berlinale), LA HELADA NEGRA de Maximiliano Schonfeld (Berlinale), EL INCENDIO de Juan Schnitman (Berlinale), GERMANIA de Maximiliano Schonfeld (prix spécial du jury au Bafici), EL ESTUDIANTE – OU RÉCIT D'UNE JEUNESSE RÉVOLTÉE de Santiago Mitre (prix spécial du jury au festival de Locarno). Pasto développe actuellement TE AMO Y HOY TODO ES HERMOSO, nouveau projet de María Alché.

PUCARÁ CINE

Installé à Buenos Aires, PUCARÁ CINE Société de production a été créé par Federico Eibuszyc et Barbara Sarasola-Day en 2011. La structure a produit ROJO de Benjamín Naishtat (festival de Toronto et prix de la meilleure réalisation, de la meilleure photo et du meilleur acteur au festival de San Sebastian), EL MOVIMIENTO de Benjamín Naishtat (festival de Locarno), CARAJITA et TIGRE de Silvina Schnicer et Ulises Porra Guardiola (festival de San Sebastian), DESHORA de Barbara Sarasola-Day (Berlinale) et SANGRE BLANCA de la même réalisatrice (ACID), CANDELARIA de Jhonny Hendrix (prix du meilleur réalisateur aux Venice Days) et LOS CORROBORADORES de Luis Bernardez. La société développe actuellement POBRES PIBES de Benjamín Naishtat et LITTLE WAR de Barbara Sarasola-Day.





LA EDUCACIÓN PÚBLICA
CON EL GOBIERNO
NO PAGO ALMORZOS

DEFENDEMOS LA
EDUCACIÓN PÚBLICA

LA EDUCACIÓN PÚBLICA
ES CON EL PUEBLO

EDUCACIÓN
O
FAMILIA

CEFYL
Centro de Estudiantes de Filosofía y Letras UBA



ÉQUIPE ARTISTIQUE

Marcelo Marcelo Subiotto
Rafael Leonardo Sbaraglia
Jazmin Julieta Zylberberg
Doris Alejandra Flechner
Silvia Andrea Frigerio
Vicky Mara Bestelli

ÉQUIPE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation Maria Alché & Benjamin Naishtat
Assistante de réalisation Liz Siccardi
Production Georgina Baisch
..... Cecilia Salim
Photographie Hélène Louvart
Décors Julieta Dolinsky
Costumes Mariana Seropian
Musique Santiago Dolan
Maquillage Marisa Amenta



